

Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtres
 Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
 Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
 Contempler les efforts de quelque main savante,
 Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
 Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
 Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
 Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
 Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
 Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
 Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux :
 Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
 Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaisir.
 Les antres se trouvoient des humains habités ;
 Avec les animaux ils formoient des cités :
 Je bâtis des maisons, je composai des villes.
 On ne vouloit alors que de simples asiles ;
 Sur la nécessité se régloient les souhaits :
 Aujourd'hui, que l'on veut de superbes palais.
 Je contente chacun en plus d'une manière :
 Des cinq ordres divers la grace singulière
 Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
 Ou les charmes divins de la simplicité.
 Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte
 Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
 Confuses, vous allez recevoir cette loi,
 Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
 Tant d'œuvres, dont je rends les savants idolâtres,
 Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
 Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
 Les demeures des rois, celles même des dieux,
 Rome, et tout l'univers, pour mon art sollicite.
 Juges, accordez-moi le prix que je mérite,
 Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
 Si de la faveur seule il falloit l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler,
 elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractère de

sa harangue n'avoient pas déplu : je le remarquai
 au visage des assistants. Les seules fées témoi-
 gnoient beaucoup d'indignation, et secouoient la
 tête à chacune de ses raisons ; je vis même l'heure
 qu'Apellanire l'interromproit. Pour moi, ce qui
 me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'é-
 pilogue. Apellanire, qui devoit parler la seconde,
 prit la place que l'autre venoit de quitter, et puis
 elle commença ainsi sa harangue :

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
 Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :
 Le respect seulement a retenu ma voix.
 Palatiane veut vous imposer des lois ;
 Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes ;
 Ce seroit trop pour nous que d'être ses suivantes :
 Elle m'appelle ingrater, et pense m'ébranler ;
 Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler ?
 Sans tous ses ornements, serois-je pas la même ?
 Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
 Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas ;
 Seule je sais donner du lustre à ses appas.
 Contre les aquilons elle m'est nécessaire ;
 Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
 Où va-t-elle chercher les premiers des humains ?
 Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains ?
 Qu'importe qu'elle serve aux dieux mêmes d'asile ?
 Car il ne s'agit pas d'être la plus utile ;
 C'est assez de causer le plaisir seulement,
 Pour satisfaire aux lois de cet enchantement ;
 En termes assez clairs la chose est exprimée :
 Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée.
 En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
 Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé ?
 A de simples couleurs mon art plein de magie
 Sait donner du relief, de l'ame et de la vie :

Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps :
 J'évoque, quand je veux, les absents et les morts ;
 Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
 De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture ?
 Pour preuve du savoir dont se vantoient leurs mains,
 L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
 Je transporte les yeux aux confins de la terre :
 Il n'est événement ni d'amour ni de guerre
 Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
 Les mystères profonds des enfers et des cieus
 Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
 Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
 Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
 Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
 J'en sais représenter les images brillantes :
 Mon art s'étend sur tout ; c'est par mes mains savantes
 Que les champs, les déserts, les bois et les cités,
 Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
 Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
 Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages :
 Tout y rit, tout y charme ; on y voit sans horreur
 Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
 L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces :
 Jugez avec quels traits je sais peindre les Graces.
 Dans les maux de l'absence on cherche mon secours :
 Je console un amant privé de ses amours,
 Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
 Si vous avez jamais adoré quelque belle
 (Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
 Vous savez ce que peut un portrait animé :
 Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes.
 Je pourrais vous prier par celui de vos dames ;
 En faveur de ses traits, qui n'obtiendrait le prix ?
 Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits :
 Voyez, et puis jugez ; je ne veux autre grace.

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première ;

surtout ce qu'elle dit de l'intention du mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure, qui lui donna quelque espérance de la victoire ; et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres fées fit une partie de sa joie, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutants. Palatiane, ne jugeant pas à propos de laisser plus long-temps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois, et, de la place où elle étoit, elle représenta aux juges que, si l'art de la peinture trompoit les yeux, celui de l'architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventoit ; telle, la pesanteur des colosses élevés comme par enchantement ; tels, tous ces ouvrages hardis dont l'imagination se trouve éfrayée ; tels, enfin, ces amas de pierres qui font croire que l'Égypte a été peuplée de géants, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les trésors d'une longue suite de rois. Palatiane ayant ainsi répliqué, ces deux fées reprirent leurs places ; et incontinent après, Hortésie, dont le tour étoit venu, approcha des juges, mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes mêmes de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue :

J'ignore l'art de bien parler,
 Et n'emploierai pour tout langage
 Que ces moments qu'on voit couler
 Parmi des fleurs et de l'ombrage.
 Là luit un soleil tout nouveau;
 L'air est plus pur, le jour plus beau,
 Les nuits sont douces et tranquilles,
 Et ces agréables séjours
 Chassent le soin, hôte des villes,
 Et la crainte, hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcyons
 Par qui l'on voit cesser l'orage
 Que le souffie des passions
 A fait naître dans un courage;
 Seule, j'arrête ses transports;
 La raison fait de vains efforts
 Pour en calmer la violence:
 Et si rien s'oppose à leur cours,
 C'est la douceur de mon silence,
 Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
 D'un empereur¹ sur tous habile,
 Et le plus sage des humains
 Vint chez moi chercher un asile:
 Charles², d'un semblable dessein
 Se venant jeter dans mon sein,
 Fit voir qu'il étoit plus qu'un homme:
 L'un d'eux pour mes ombrages verts
 A quitté l'empire de Rome,
 L'autre celui de l'univers.

Ils étoient las des vains projets
 De conquérir d'autres provinces:
 Que, s'ils se firent mes sujets,

¹ Dioclétien. ² Charles-Quint.

De mes sujets je fais des princes.
 Tel, égalant le sort des rois,
 Aristée erroit autrefois
 Dans les vallons de Thessalie;
 Et tel, de mets non achetés,
 Vivoit sous les murs d'Ebalie¹
 Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
 Il ne manquoit d'aucunes choses;
 Il détachoit les premiers fruits,
 Il cueilloit les premières roses;
 Et quand le ciel armé de vents
 Arrêtoit le cours des torrents
 Et leur donnoit un frein de glace,
 Ses jardins remplis d'arbres verts
 Conservoient encore leur grace,
 Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
 A qui voudra suivre mes charmes;
 Leur douceur lui garde un sommeil
 Qui ne craindra point les alarmes:
 Il bornera tous ses desirs
 Dans le seul retour des zéphyr;
 Et, fuyant la foule importune,
 Il verra du fond de ses bois
 Les courtisans de la fortune
 Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs;
 Je sais parer Pomone et Flore,
 C'est pour moi que coulent les pleurs
 Qu'en se levant verse l'Aurore:
 Les vergers, les parcs, les jardins,
 De mon savoir et de mes maïns

¹ *Namque sub OEbalia...* VIRG., Géorg., IV.

Tiennent leurs graces nompareilles ;
Là j'ai des prés, là j'ai des bois ;
Et j'ai partout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes ;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités ;
Sur des glaciés je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux ;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirois de long-temps
Si j'exprimois toutes ces choses :
On auroit plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages :
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits ?

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous les assistants : Oronte et les demi-dieux se regardèrent comme ravis ; les juges n'en firent pas moins. Hortésie considéroit tous ces signes extérieurs avec la joie que l'on peut penser, quand Apellanire, ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux fées qui étoient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe tenoient cachée, et, la montrant

de la main aux juges, elle s'écria du lieu où elle étoit :

Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée ;
En voilà les traits éclatants ;
Elle étoit telle avant que le printemps
Lui rendit ses cheveux avec ses autres charmes :
Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes.

Après ces paroles, elle alla jusque dans l'alcove présenter aux juges la toile qu'elle tenoit déployée, et leur dit que c'étoit le portrait d'Hortésie, qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent étonnés ; et, jetant la vue sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses graces y sembloit éteinte ; il n'y avoit ni roses, ni lis sur son teint ; tout y étoit languissant et à demi mort ; on ne voyoit que de la neige et des glaçons où on avoit vu les plus florissantes marques de la jeunesse. Les juges auroient soupçonné la fidélité du portrait, s'ils ne se fussent souvenus d'avoir vu Hortésie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle et si journalière : elle-même abandonna sa propre défense, et ne sut que répondre sur ce reproche. Si bien qu'Apellanire s'en retournoit toute triomphante, lorsque Palatiane lui dit : N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites : si elle languit tous les

ans, elle reprend aussi tous les ans de nouvelles forces; quant à vous, qu'est-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Apelles et vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages, et les choses incroyables que l'on en dit? Les miens vivent plus de siècles que les vôtres ne sauroient vivre d'années. Apellanire ne s'étonna point, et se douta bien que Palatiane elle-même se verroit bientôt confondue. Cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.

Montrez-moi, dit cette fée,
 Quelque chose de plus vieux
 Que la chronique immortelle
 De ces murs pour qui les dieux
 Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
 On aille au-delà des mers
 Voir encor vos pyramides,
 J'ai laissé des monuments
 Et plus beaux et plus solides
 Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
 Qui verront les derniers âges
 Sans jamais se ruiner:
 Le temps a beau les combattre¹;
 L'eau ne les sauroit miner,
 Le vent ne peut les abattre.

Sans moi tant d'œuvres fameux,
 Ignorés de nos neveux,
 Périroient sous la poussière:
 Au Parnasse seulement

¹ HORAT., Carm., 4, od. xxx.

On emploie une matière
 Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
 Ce doit être par mes sons,
 Et non point par vos machines:
 Un jour, un jour l'univers
 Cherchera sous vos ruines
 Ceux qui vivront dans mes vers.

Aussitôt elle s'approcha du balustre, et, laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix, et parla ainsi:

Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
 Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire;
 C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui:
 Pour comble de bonheur, Alcandre¹ en est l'appui.
 Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
 N'oblige vos esprits à quelque déférence.
 Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
 Qui possède son cœur, et qui l'a mérité;
 Mais, sans vous prévenir par les traits du bien-dire,
 Je répondrai par ordre, et cela doit suffire.

On dirait que ces arts méritent tous le prix.
 Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits;
 Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
 La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
 Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
 Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
 Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable:
 Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
 Sous le nom de héros ont mérité mes vers;
 Je les ai déclarés maîtres de l'univers.

¹ Louis XIV.

O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
 Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie;
 Mais Alcandre lui-même auroit beau l'espérer,
 S'il n'imploroit mon art pour la lui préparer.
 Ce point tout seul devoit me donner gain de cause:
 Rendre un homme immortel, sans doute est quelque chose.
 Apellanire peut par ses savantes mains
 L'exposer pour un temps aux regards des humains:
 Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire;
 Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
 Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
 De l'univers entier épuisent les trésors.
 Par le second discours on voit que la peinture
 Se vante de tenir école d'imposture,
 Comme si de cet art les prestiges puissants
 Pouvoient seuls rappeler les morts et les absents!
 Ce sont pour moi des jeux: on ne lit point Homère,
 Sans que tantôt Achille à l'ame si colère,
 Tantôt Agamemnon au front majestueux,
 Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
 Et maint autre héros offre aux yeux son image:
 Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
 La peinture après tout n'a droit que sur les corps;
 Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
 Qui font mouvoir une ame, et la rendent visible:
 Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
 Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
 Je leur expose encor ce qui n'a point été.
 Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
 On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle;
 Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
 A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments.
 Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
 Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;
 Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants:
 C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
 Enfin j'imite tout par mon savoir suprême;
 Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.
 Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits:

Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
 Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie;
 Si je donne aux mortels une seconde vie;
 Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
 Peut tirer un héros de la nuit du tombeau;
 Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire;
 Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire;
 Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
 Les monuments ne sont ni durables, ni forts;
 Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
 Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
 Juges, qu'attendez-vous, et pourquoi consulter?
 Quel art peut mieux que moi cet érin mériter?
 Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre:
 Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
 On sait que les trésors me touchent rarement;
 Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement:
 Gardez ce diamant dont le prix est extrême,
 Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime¹.

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres fées l'avoient bien prévu; car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demandèrent qu'il fût défendu de se servir des traits de la rhétorique; que cela n'étoit pas sans exemple; qu'une pareille défense s'étoit observée long-temps dans Athènes, parce que les orateurs faisoient prendre de telles résolutions que bon leur sembloit; et qu'enfin, le métier de leur rivale étant de séduire, il n'étoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais, comme il étoit question de charmes, ces juges leur représentèrent

¹ Il faut se rappeler ici ce que La Fontaine a dit dans son avertissement, que l'écrin qui devoit être donné en prix à l'une des fées renfermoit un diamant d'une beauté extraordinaire, et sur le couvercle le portrait du roi.

qu'ils ne voyoient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus, et que leur propre requête leur faisoit tort, parce qu'il sembloit qu'elles donnassent déjà gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se put aviser.

Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Apellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusque-là croyoit avoir la meilleure part à l'écrin, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale étoient à la vérité fort puissants; mais en quoi cela pouvoit-il regarder la maison de Vaux? au lieu que tout y brilloit des enrichissements qu'elle avoit trouvés. Combien de plafonds qui surpassoient non-seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination des regardants! combien d'ornemens judicieux, agréables et bien inventés! Étoit-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelque autre qu'elle? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la vérité. Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Apellanire, ce que mon art a de commun avec Vaux? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise; et vous-même, ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'écrin, comme le plus digne prix de la gloire que mes

ouvrages vous ont donnée? Je demandai tout bas à Gélaste ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plusieurs personnes avoient déjà fait la description de quelques endroits de ce beau séjour; surtout qu'il m'en vouloit montrer une du salon, laquelle on ne pouvoit assez estimer.

Cette contestation des deux fées, et le souvenir de ce que les autres avoient dit, embarrassèrent les juges de telle sorte, qu'ils se parlèrent près d'un quart d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenoit aussi de cette action, au moins il me le sembla; car les uns et les autres parloient trop bas, et nous étions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin les juges ordonnèrent pour tout résultat que, puisque les choses étoient tellement égales, ces quatre fées feroient paroître sur-le-champ quelque échantillon de leur art, afin qu'on sût laquelle de toutes étoit la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges: chacun témoigna en être content. Aussi étoit-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte lui-même sembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits étant demeurés comme suspendus, dans l'attente d'autres merveilles.

III.

AVERTISSEMENT.

C'EST assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon songe; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me réglerai si je continue cet ouvrage. Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivoient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc, dans mon songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. Fouquet par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de

Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVENTURE

D'UN SAUMON

ET

D'UN ESTURGEON.

Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout-à-fait; car je ne croyois pas que la rivière d'Anqueuil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

Cela vous semble nouveau
 Que des poissons, qui nagent en grande eau,
 S'en aillent si loin se faire
 Une prison volontaire,
 Et renoncent pour elle à leur pays natal,
 Quand la prison seroit un palais de cristal.
 En effet, il n'est personne
 Qui d'abord ne s'en étonne;